

	Maguet Jean-Louis : Né le 29-09-1859 à Guimiliau ; 1883, prêtre, 1884, vicaire à Pluguffan ; 1887, vicaire au Folgoët ; 1902, recteur de la Martyre ; 1908, recteur de Ploudaniel ; décédé le 30-05-1925. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1925 p. 431-435.
--	--

Né à Guimiliau, en 1859, d'une famille foncièrement chrétienne, M. Maguet commença ses études à l'école publique de la commune. Sa première communion faite, l'enfant qui avait déjà entendu L'appel du Maître, manifesta très vivement son désir d'aller continuer ses études auprès de son oncle, l'abbé Couloigner, alors vicaire à Plounévez-Lochrist.

Tout en suivant les cours de l'école, il s'initie, sous la direction de son oncle, aux premiers éléments du latin et, deux ans plus tard, il entre au collège de Lesneven.

Au sortir du Grand Séminaire, il est d'abord maître d'étude au collège de Lesneven. Il s'y fait déjà remarquer par sa tendre piété, surtout par sa fidélité scrupuleuse à l'oraison matinale.

En 1884, nommé vicaire à Pluguffan, il y déploie un zèle docile et éclairé qui le fait rapidement apprécier tant de son Recteur que des paroissiens. Il prête un concours actif et généreux à la construction de l'école libre des garçons et travaille très heureusement à la culture des vocations, tant sacerdotales que religieuses. Tôt après, en 1887, sur la demande de son oncle, M. Couloigner, il est nommé vicaire à Notre-Dame du Folgoët : les quinze années qu'il y passe marque une étape très douce et aussi très fructueuse de sa carrière sacerdotale. Il a le bonheur, avec son oncle, d'y préparer la belle fête du couronnement de Notre-Dame (1889) et de continuer les travaux qui assurent la restauration de l'église, et de l'hôtel de la reine Anne qui, à cette date, remplace comme presbytère une pauvre mesure située sur le terrain de Ploudaniel.

L'activité inlassable et toujours affable du vicaire ne passe pas inaperçue, et bien des personnages ecclésiastiques, comme Mgr Freppel et le cardinal Lorenzelli, se plaisent à le lui faire savoir, témoin ce portrait en pied du cardinal que M. Maguet se plaisait à montrer à ses amis, et au bas duquel se lit cet autographe : « Au dévoué M. l'abbé Louis Maguet, vicaire bien aimé au Folgoët, en souvenir de l'agréable visite faite au sanctuaire et en signe d'affectueuse estime. 19 Août 1900. »

Au Folgoët comme à Pluguffan, ce pieux prêtre eut à cœur de cultiver les vocations. Il remplit avec joie auprès des élèves pensionnaires des Frères le rôle que son oncle avait tenu envers lui à Plounévez, et, tous les ans, il se fait une douce gloire de confier au collège de Lesneven de jeunes élèves dont il a aux pieds de Notre-Dame discerné ou éveillé la vocation et assuré la première formation. A La Martyre où il déploiera le même zèle, il avait même conçu un projet qu'il n'a pu réaliser, mais dont son légataire universel assurera sans doute l'exécution : une fondation de bourse en faveur d'un élève peu fortuné qui se destinerait au sacerdoce.

Promu recteur de La Martyre en 1902, il n'y passe que six années, au grand regret de tous. Le 1er Avril 1908, Mgr Duparc, lui confie l'importante paroisse de Ploudaniel. Il y allait bientôt être l'objet

d'une respectueuse estime, et d'une affectueuse vénération qui ne firent que s'aviver pendant les dix-sept années de son ministère dans cette paroisse.

Dès 1910, il assure à ses paroissiens la grâce d'une bien fructueuse mission, grâce qu'il leur renouvellera en 1923. Il établit la Congrégation des enfants de Marie pour les jeunes filles, le Tiers-Ordre pour les femmes. Il donne une nouvelle vitalité à la confrérie du Saint-Sacrement et assure le recrutement par quartier des adorateurs du premier dimanche du mois. Il aurait voulu fonder pour les garçons une école libre aussi florissante que celle des filles ; mais, arrêté par certaines difficultés qu'il jugeait insurmontables, il bâtit le patronage Saint-Guinien pour les jeunes gens dont il enrôle l'élite dans la congrégation de Saint-Yves.

Persuadé qu'une certaine aisance facilite la pratique de la vertu, il se préoccupe des difficultés matérielles des cultivateurs. Il devient le conseiller du syndicat agricole, le promoteur d'une mutuelle-incendie, l'inspirateur d'une mutuelle-accidents, le fondateur d'une caisse rurale, et, heureusement secondé par des vicaires dévoués et dociles, il développe de plus en plus ces œuvres, à la plus grande satisfaction de ses nombreux obligés.

Il maintient ainsi et accroît dans la paroisse un sérieux esprit de piété, une foi éclairée, une fréquentation assidue des sacrements. Pour que les fidèles aiment à venir prier Dieu et ses saints dans leurs « maisons », il les embellit : l'église paroissiale, dotée d'une tribune, est soigneusement entretenue, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur ; les chapelles de Sainte-Brigitte, de Saint-Eloi, de Sainte-Pétronille sont restaurées et enrichies, l'une de belles statues, les autres de bancs, de dallages, de reliques, etc...

Il a tout particulièrement le culte des calvaires : il ne comprend pas, dit-il souvent, qu'un pasteur qui les néglige ose paraître sans inquiétude devant son Juge. Aussi restaure-t-il les croix des carrefours, des chemins, des villages, au moins trois ou quatre par an ; il en élève sur les routes qui en sont privées, car il veut assurer à tous ses paroissiens, de quelque direction qu'ils viennent au bourg, l'occasion de saluer au passage l'image de leur Sauveur et de multiplier ainsi leurs actes de foi.

Tout ce qui a trait à l'histoire locale est aussi l'objet de son active sollicitude : la fontaine de Saint-Guinien, qu'il a restaurée, la fontaine de Saint-Guévroc, auprès de laquelle il aimait à prier ce saint ermite toutes les fois qu'il avait occasion de se rendre dans ce quartier éloigné, le « Clos-Mikeal », où il se plaisait à se rendre en pèlerinage avec ses confrères et où il avait l'intention de bâtir une chapelle dès la béatification du vénérable Michel Le Nobletz.

Pour donner à tous, spécialement aux enfants des catéchismes le culte des saints patrons de la paroisse, il rappelait sans cesse les souvenirs qui les concernaient, et rien n'était plus touchant que de voir le Recteur faire avec un groupe d'enfants le tour de son église, s'arrêter devant chaque vitrail pour leur en expliquer la légende, et raconter ainsi à ses jeunes auditeurs, vivement intéressés, les détails qui s'y trouvaient représentés de la vie de S. Guinien, S. Judicaël, S. Théarnec, S. Yves, S. Guévroc, Michel Le Nobletz, etc...

Ces multiples occupations ne l'empêchaient pas de visiter fréquemment ses paroissiens. Etait-il appelé auprès d'un malade, il en profitait pour faire une courte visite dans toutes les maisons du village, et toujours avec le salut si chrétien consacré par nos pères : *Doue ho pennigo ! Bennos Doue deoc'h*. Ce contact fréquent et familial avec tous, lui permettait de mieux les connaître et de leur prodiguer les conseils les plus utiles et les plus divers. Que de conflits pénibles n'a-t-il pas ainsi évités ! Survient la guerre. En l'absence de ses vicaires mobilisés, le Recteur, à lui seul, assure intégralement le service paroissial. Il se fait, plus que jamais, tout à tous. Il donne du courage aux partants, console ceux qui restent et maintient bien haut le moral de tous, tant par son ascendant personnel que par la pratique des sacrements qu'il rend encore plus fréquente : tous les dimanches,

les années de guerre, il y eut à Ploudaniel une moyenne de 400 à 500 communions et pour les grandes fêtes comme Noël, le Sacré-Coeur, la Sainte-Anne, la Toussaint, ce chiffre s'élevait à 1.200 et plus. C'est dire le zèle, l'inlassable dévouement du pasteur qui, presque comme le saint Curé d'Ars, passait toutes ses journées soit au confessionnal, soit aux catéchismes, soit au chevet des malades, soit auprès des parents, veuves ou orphelins auxquels il avait le plus souvent la pénible tâche d'annoncer les mauvaises nouvelles du front.

Aidé de religieuses dévouées, en particulier de la Mère Supérieure qui, elle aussi, a payé de sa vie son inlassable dévouement aux œuvres de guerre, il assure la correspondance des illettrés avec les soldats du front et les prisonniers, l'expédition des colis et paquets. En un mot, il est l'âme de toutes les œuvres. *Nemo tam pater !* Ce cœur de père est brisé de douleur, à l'annonce des nombreuses victimes de la guerre (plus de 200) ; il saigne encore plus vivement quand il apprend la mort des séminaristes, des prêtres de sa paroisse, et je l'ai vu, dans deux de ces circonstances, éclater en sanglots comme s'il s'était agi de la perte d'un des membres les plus chers de sa propre famille.

Aussi sa santé, pourtant robuste et entretenue par une austère frugalité, ne pouvait-elle, ses amis le lui répétaient en vain, résister à une si rude et constante activité. Tôt après la guerre, il en subit violemment le contre coup, il se remet cependant, et il vaque de nouveau avec zèle à toutes ses occupations. Victime lui-même de la guerre, il a à cœur d'élever aux Morts pour la Patrie un monument qui perpétue dignement leur souvenir. « Ils ont été à la peine ; faites, ô Jeanne, qu'ils soient à l'honneur », c'est l'inscription qu'il fait graver, avec tous leurs noms, sur le socle d'une magnifique statue en granit de la Sainte de la Patrie.

Puis brusquement, alors qu'il paraissait recouvrer une nouvelle vigueur, il est terrassé de nouveau et cette fois, d'une façon implacable, par une pneumonie compliquée d'autres misères. Malgré les soins dévoués, tant du médecin expérimenté, que de son fidèle personnel, au bout de quatre jours de souffrances chrétiennement acceptées, il rend sa belle âme à Dieu dans ces circonstances particulièrement édifiantes. C'était le samedi 30 Mai, jour de la fête de sainte Jeanne d'Arc. Il reçoit l'Extrême-Onction à 4 heures du soir, en répondant lui-même à toutes les prières liturgiques. A 5 heures, une accalmie lui permet de communier en viatique ; il répond encore lui-même aux prières pour les agonisants, au chapelet en l'honneur de Notre Dame du Folgoët ; il récite lui-même le *De profundis* pour les trépassés qui l'ont précédé « *evit ar Re a zo eat da Anaoun e va raog* », baise encore avec une vive piété le cher Crucifix « auquel il a, tous les jours, dit-il, donné fréquemment cette marque d'adoration et d'amour », et il le fait baiser par tous les assistants édifés et émus jusqu'aux larmes. Il renouvelle ses dernières recommandations à ses jeunes vicaires, à sa chère sœur, à sa dévouée et fidèle servante ; il essaie de se signer une dernière fois, esquisse un signe de croix pour donner une dernière bénédiction à tous ceux qui sont agenouillés au pied de son lit d'agonie, et incline sa tête pour rendre le dernier soupir et paraître devant Dieu, moment qui a dû, nous l'espérons, être bien doux pour ce saint prêtre qui, sa vie durant, a eu lui-même et inspiré aux autres une dévotion si tendre au Cœur de Celui qui devait le juger.

Moriatur anima mea morte justorum et fiant novissima mea horum similia !

A ses funérailles, qui ont eu lieu le lundi de la Pentecôte, ont assisté 63 prêtres dont 10 chanoines ou doyens, et une impressionnante affluence de fidèles, tant de Ploudaniel que du Folgoët, de La Martyre et des paroisses voisines. M. le Curé-Doyen de Lesneven, qui les présidait, a, en quelques mots, exprimé les sentiments de profond regret et d'affectueuse vénération que nous ressentions tous. Ses paroissiens prieront pour le repos de son âme, et le prieront de leur continuer auprès de Dieu sa paternelle sollicitude.

Il repose au cimetière de Ploudaniel, à l'endroit qu'il avait depuis longtemps choisi, près de son cher vicaire M. Pellicant, tout proche des pasteurs qui l'ont précédé, MM. Brénéol, Rohou, Menguy, et sur

la stèle de son monument funéraire se liront, sur son expresse demande, ces simples mots : « Notre-Dame du Folgoët, souvenez-vous de votre serviteur, l'abbé Jean-Louis Maguet, mort le 30 Mai 1925, recteur de Ploudaniel. »

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1925, p.431

